

En quête des clés...

(Michée 4 / Luc 11 : 52 / 1 Co 2,2)

La véhémence de Jésus envers ses coreligionnaires atteint dans cette page une rare intensité. Un tel excès de langage est au premier abord incompréhensible. Entre gens de bien, il devrait être possible de discuter religion tranquillement. Celui qui insulte se met dans son tort.

Une telle véhémence est l'indication que quelque chose de très important est en cause. Nous touchons ici du doigt le désaccord explosif entre juifs de l'Antiquité et premiers chrétiens. Ce passage est un écho des débats passionnés qui se déroulèrent entre docteurs juifs et docteur de l'Eglise primitive à propos de l'interprétation des Ecritures –comprenez de la Bible hébraïque.

De quoi s'agit-il ? D'une clé : Vous avez pris les clefs de la connaissance, vous n'êtes pas entrés et vous avez empêché les autres d'entrer.

Une clé désigne un procédé de déchiffrement d'un message ou une grille de lecture ou encore une méthode d'interprétation. Jésus reproche à ses interlocuteurs d'avoir confisqué cette clé pour empêcher les autres d'y avoir accès.

Première remarque, on n'entre pas dans les Ecritures sans clé. L'Ecriture cela se lit. Mais comment lit-on ? Lire, c'est déjà un travail d'interprétation.

Les éditions de la Bible de Genève aux premières années de la Réforme sont des éditions qui présentent un fort encadrement d'introductions et de notes doctrinales pour guider la compréhension du lecteur. En dépit du témoignage intérieur du Saint Esprit, Calvin n'a pas voulu laisser les fidèles sans clé face aux Ecritures Saintes.

Mais du coup, seconde remarque inverse. Il pourrait arriver que le savoir apparaisse comme un refus de partager. Que les spécialistes, les érudits gardent les clefs pour eux. Qu'un fossé infranchissable finisse par se creuser entre Eglise enseignante et Eglise enseignée. L'interprétation des Ecritures ne saurait être le privilège d'une poignée de spécialistes attirés et il est possible qu'un grand savoir fasse déraisonner.

On cite ce mot plaisant d'Abélard, qui fut au Moyen Age l'étudiant d'Anselme de Laon, et qui disait de lui le feu qu'il allumait ne nous éclairait pas de sa lumière, mais envahissait sa maison de fumée.

Qu'est-ce qui motive la colère de Jésus ? Ces docteurs de la Loi qui auraient enlevé (gardé, pris pour eux) les clés de la connaissance, n'étaient-ils que des obscurantistes insouciants des besoins du pauvre peuple, ou encore des intellectuels perdus dans leurs spéculations ? A mon avis, ce qui est en jeu est autrement plus profond. En fait, ce sont deux clés de lecture qui s'affrontent.

D'abord la clé que j'appellerai particulière, celle des pharisiens. Elle concerne l'Israël historique et empirique dont l'Ecriture rappelle qu'il est le peuple mis à part pour garder la Loi de Dieu. Elle est l'emblème du drame hébreu. Le drame d'un peuple qui aimerait bien que son lien à Dieu fasse passer au second plan les autres peuples – car les autres, ce sont les nations. Sans aucun doute, ces pharisiens et ces docteurs, auxquels le Christ s'en prend si durement, ont en tête la destinée concrète d'Israël, très menacée au moment où se déroule

la controverse. Face à ces menaces, ils ont érigé la Loi en muraille protectrice. Partager Dieu, si je puis dire, est une épreuve insurmontable voire dangereuse à leurs yeux.

A cela s'oppose la clé universelle implicitement revendiquée par Jésus. Elle s'appuie sur l'Écriture elle-même. Au livre de Michée, on lit un hymne à la gloire du Dieu de tous les peuples. Il s'agit possiblement d'une liturgie liée au Temple de Jérusalem, qui montre que le culte qu'on y célébrait comportait une intention universelle. Dieu est le Dieu de tous les rois et de tous les peuples, de tout homme et de toute femme, le Dieu des justes et des pécheurs, le Dieu des croyants et des incroyants.

Les nations afflueront, ce verset prophétique annonce que le nom de Dieu ignoré par des peuples entiers sera finalement reconnu par tous.

Une légende midrashique raconte qu'au pied du mont Sinaï, lors du don de la Loi, se tenaient des représentants de tous les peuples de la terre. Mais au fur et à mesure que Moïse expliquait, ils se retiraient les uns après les autres, trouvant cela trop contraignant. A la fin ne restaient plus que les hébreux, qui durent prendre seuls le fardeau sur leurs épaules...

Cette légende énonce le paradoxe suivant : la Parole est confiée à un groupe particulier mais dépasse ce groupe de toute part puisqu'elle s'adresse aussi à tous les autres groupes.

Implicitement cette clé, c'est le Christ lui-même !

Les premiers chrétiens ont pensé que Jésus, par sa prédication et le don de sa personne et de sa vie, a fait accoucher la Loi de son intention universelle.

C'est pourquoi Paul prévient les Corinthiens « J'ai décidé de ne savoir parmi vous que Jésus Christ et plus précisément Jésus Christ crucifié ». Au premier abord sa déclaration peut sembler restrictive. En réalité, elle signifie le contraire d'une restriction ou d'un rétrécissement. Sous la plume de l'apôtre, le Christ prend une dimension cosmopolite, voire cosmique.

Le Christ fait accoucher la Loi de l'universel qu'elle contient potentiellement. Tout le monde a désormais droit à Dieu, à sa bénédiction et à son salut. La Parole de Dieu est faite pour être partagée avec les autres.

Les premiers chrétiens ont revendiqué cette clé de lecture ouverte de l'Écriture. Leur priorité était d'aller à travers le monde pour partager la bonne nouvelle du salut avec tous les peuples, ces peuples figurés par la diversité des mages qui viennent voir l'enfant de Bethléem. Allez vers les gens de toutes nations et faites-en mes disciples...

Maintenant que peut signifier cela pour l'Église d'aujourd'hui, en une époque différente ou l'Évangile a été prêché partout ? De ce point de vue nous vivons dans une séquence historique totalement nouvelle. Derrière nous s'allongent deux mille ans de christianisme.

Peut-on imaginer une situation dans laquelle ce seraient les chrétiens qui, à leur tour, enlèveraient les clés de la connaissance, n'entreraient pas eux-mêmes ou empêcheraient les autres d'entrer ?

Il y a deux manières de confisquer la clé.

La première est la privatisation de Jésus Christ.

On peut jouer la carte du refuge, du vase clos, du petit troupeau bien à l'abri des problèmes dans son cocon religieux. Telle est la pente bien connue de la piété-alibi, de l'entre soi, dont

le but est d'échapper à l'épreuve du partage. Les chrétiens peuvent choisir de rester centrés sur eux-mêmes et leur salut privé. Mais cela revient à égarer la clé et se condamner à la stérilité spirituelle.

La seconde est l'édulcoration de la figure du Christ.

C'est le travers le plus répandu dans nos Eglises historiques actuelles. Tout se passe comme si on voulait tellement faciliter le partage que toute aspérité, toute originalité, toute singularité était effacée. Comme si le moindre effort d'intelligence de la foi était considéré comme un obstacle et un péché. Comme si l'idéal de l'Eglise ne consistait plus qu'en un parc d'attraction vaguement chrétien.

Surtout que notre message n'apparaisse pas clivant ! Nous consentons au relativisme généralisé des valeurs et de la vérité, nous acquiesçons à la modernité compassionnelle, nous nous conformons à la bien-pensante ambiante.

Au point que, vu de loin, plus rien ne nous distingue d'associations philanthropiques ou humanitaires.

Outre la démagogie, nous encourageons le risque de l'insignifiance, particulièrement dévastatrice pour les protestants. Que devient la singularité du Christ ? Quid de sa radicalité ?

Suivre Jésus, n'est-ce penser et croire à contre-courant ?

Un rebondissement volontariste est indispensable. Ce rebondissement passera par la redécouverte de la singularité du Christ. Il viendra aussi du travail de l'Esprit saint lui-même. C'est l'Esprit Saint qui impose à un moment donné cette force de l'élan et cette puissance de l'évidence aujourd'hui comme hier.

Une belle pensée dit que le monde n'a été créé que pour accompagner l'homme. Si le monde nous attend pour l'éclairer et pour lui donner du sens, sachons qu'il n'est pas exempt de signes d'une Présence qui nous précède.

Finalement ce passage polémique de Luc est une exhortation à prendre des risques, à partir à l'aventure. Placés devant les grands défis de notre temps, pourrions-nous au nom de cette clé chrétienne qui est la nôtre, apporter à nos contemporains ce supplément d'âme qui leur manque tant ?

Vincent Schmid 8 janvier 2017